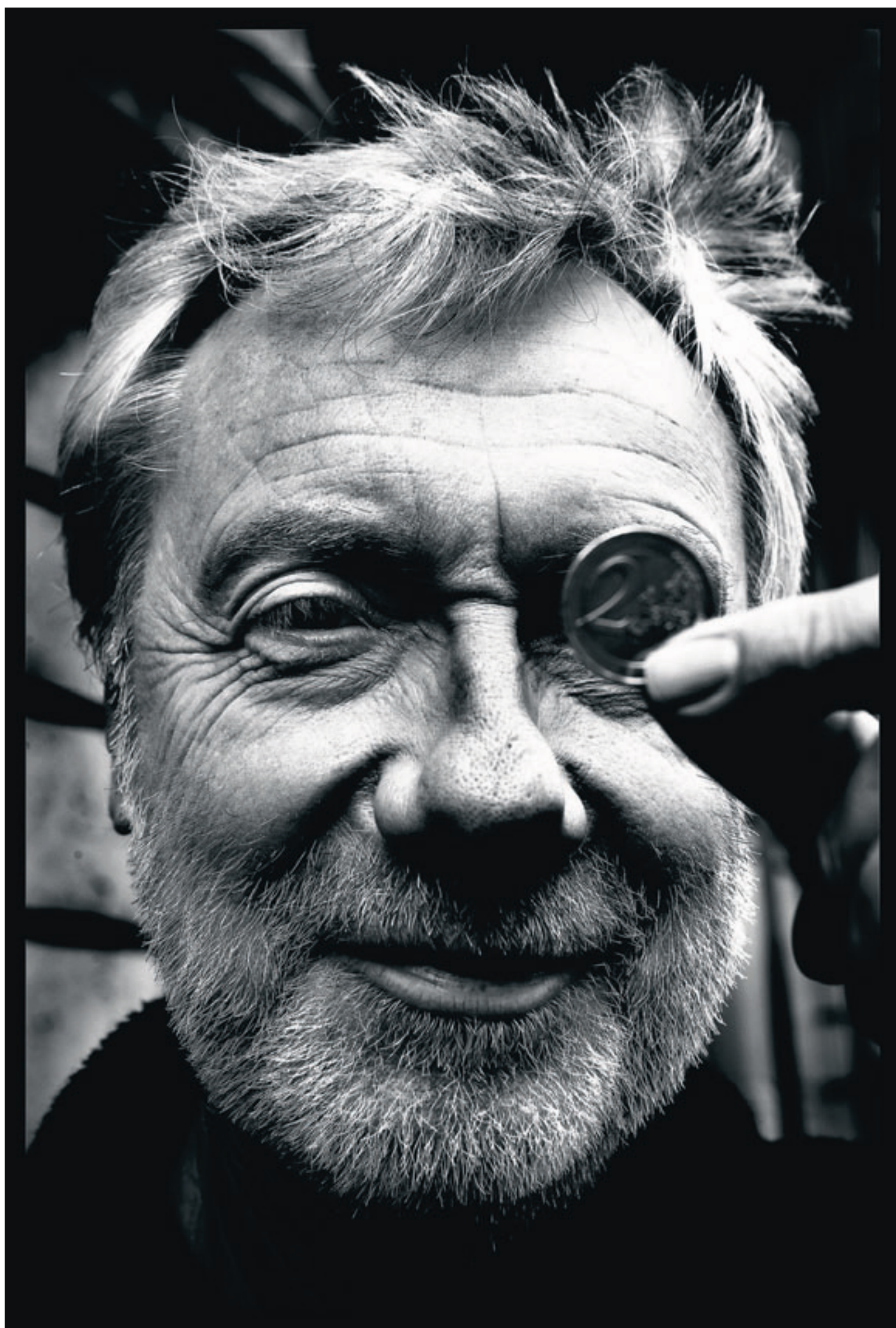


EN VUE ' WEEKEND



© Saskia Vanderstichele

L'argent, mode d'emploi

En temps de crise, des leaders charismatiques apparaissent, qui apportent, dans un état de nécrose intellectuelle avéré, points de vue neufs et perspectives étonnantes. **Paul Jorion** compte parmi ces francs tireurs. Les embryons de ses idées structureront-ils la société de demain?

Par Sylvestre Sbillé

Paul Jorion, anthropologue belge travaillant à l'époque aux Etats-Unis comme analyste financier, fut parmi les premiers à tirer la sonnette d'alarme («Vers la crise du capitalisme américain?», La Découverte, 2007, réédité aujourd'hui par les Editions du Croquant). Suivirent deux livres, chez Fayard, passant au crible la crise en temps réel. «L'Argent, mode d'emploi», chez le même éditeur, vient terminer la trilogie.

Hasard du calendrier, paraît, la même semaine, chez Gallimard, «Comment la vérité et la réalité furent inventées», dont le titre laisse supposer un ancrage dans l'anthropologie des savoirs, stricto sensu, mais dont la portée dépasse les sous-sections habituellement admises de la connaissance.

Petit à petit, Paul Jorion est en passe de devenir un de ces leaders d'opinion qui surgit en temps de crise, apportant un point de vue neuf et des perspectives étonnantes, qui contiennent en germe les structures de la société de demain. Un signe: ce ne sont plus seulement les journalistes et les animateurs d'émission de télévision qui font appel à ses formules chocs, ce sont à présent les politiques qui collectent ses avis.

Le point commun de la majorité des idées développées dans «L'Argent, mode d'emploi» est leur caractère jubilatoire. Notamment grâce à la simplicité avec laquelle sont décrits des mécanismes compliqués, une simplicité qui donne au lecteur dépourvu de toute licence en sciences économiques le sentiment de toucher du doigt une certaine vérité qui jusqu'alors se dérobaient. Quelques exemples.

LE DÉSIR DU DÉSIR

Paul Jorion cite souvent Aristote. («On est rarement déçu», dit l'anthropologue!) C'est le moment où le lecteur peut se dire: «Aïe, je vais décrocher.» Il a tort. Une des idées empruntées à Aristote explique, très simplement, notre rapport à l'argent. Et pourquoi l'argent a tendance, dans le monde occidental moderne, à hypnotiser et à créer tant de jalousie. Ce serait déjà dans Aristote? Mais oui.

L'argent, monnaie d'échange, sert à acheter des marchandises. Celui qui n'en a pas assez le regrette, dit Aristote, et aura tendance à en vouloir davantage. Logique. Celui qui en a, lui, aura aussi tendance à en vouloir plus, afin de pouvoir s'acheter davantage de marchandises, et principalement la marchandise reine: le temps des autres, leur travail. Logique également. Là où le rapport à l'argent se pervertit, explique Jorion, en suivant de près le précepteur d'Alexandre le Grand, c'est lorsqu'il est question non seulement de l'argent en tant que valeur d'échange, mais aussi en tant que réserve, c'est-à-dire l'argent en puissance. L'argent qui vous ouvre des possibilités. L'argent qui vous donne une aura. Oncle Picsou se baigne dans sa piscine de pièces d'or. Il se réjouit de posséder. Mais surtout il se réjouit des possibilités multiples et infinies que cela lui donne. Jorion, toujours sur les traces d'Aristote et en nous rappelant le principe du «désir du désir», cher au psychanalyste Jacques Lacan, va un pas plus loin. Au-delà de l'argent fétichisé de l'Oncle Picsou (relation à deux termes: lui et son argent), il y a la relation à trois termes: «Nous obtenons, nous, possesseurs d'argent, une

jouissance qui est comme l'envers de l'envie qu'éprouve un autre pour notre fortune.» Tout est dit. Et tout s'explique. Une spirale infinie nous emporte tous: l'argent agit comme une drogue, pas seulement sur moi, son possesseur, mais sur celui qui en a moins, celui qui est conscient du fait que je le possède, et lui pas. Oncle Picsou dit: «J'aime mon or, j'aime tout ce qu'il peut m'acheter.» Mais surtout, comme le dit Jorion: «J'aime encore davantage penser à tous ces malheureux qui ne peuvent s'empêcher de penser à moi et à mon or...»

L'ARGENT VOUS BRÛLERA LES DOIGTS

L'argent est une invention formidable. Personne n'en doute. Son défaut majeur, malheureusement, est de se concentrer là où il se trouve déjà. Cela ressemble à une lapalissade: l'argent appelle l'argent. Les intérêts viennent gonfler le pactole de celui qui en a déjà, alors qu'il serait préférable, dans un monde parfait, de consolider le pécule de celui qui en a trop peu.

Au début du XX^e siècle, Silvio Gesell a mis au point un nouveau type de monnaie, afin de renforcer la circulation et de diminuer la thésaurisation: le billet à timbres. Imaginez que, tous les mois, votre billet de 100 euros, pour garder sa valeur, doit être estampillé d'un timbre qui vous coûtera 1 euro. Voilà qui motive à s'en défaire. Car une fois échangé, les compteurs sont remis à zéro et le billet retrouve sa valeur.

Gesell, originaire de Saint-Vith, a mis au point ce système pour lutter contre les crises successives qui secouaient la jeune Argentine, où il était parti tenter sa chance. Une idée géniale, sans doute, qui lui valu, depuis, de nombreux disciples, mais une idée difficilement applicable, comme l'explique Jorion: «Une hyper circulation de la monnaie n'est pas ce qu'une époque de crise attend comme solution miracle!»

Vos premiers livres analysaient une situation, là où les derniers abordent une réflexion en profondeur...

► **Paul Jorion** Ces deux derniers ouvrages ont des vies très différentes. L'un a été écrit sur 16 années, l'autre est le quatrième d'une série produite rapidement, à chaud: une série de commentaires sur la crise. Ce sont deux parcours très différents, et deux profils qui sont les miens: chercheur et analyste financier. L'objectif est cependant identique: conceptualiser le monde. Ceux qui ont lu les deux trouvent donc des ponts. Par exemple, lors d'une conférence, récemment, je parlais des principaux facteurs de départ de la crise, parmi lesquels je citais, d'une part, la confiance trop grande de la finance dans les modèles mathématiques et, d'autre part, la titrisation. Et quelqu'un m'a dit: mais l'erreur qui a été faite dans la titrisation, c'est le type même d'erreurs que vous dénoncez, à partir de la Renaissance, dans le domaine scientifique, c'est-à-dire confondre le modèle lui-même avec la chose qu'on modélise!

Vous avez d'autres exemples de «ponts»?

► Il y a des ponts temporels. Lorsqu'on fait un petit voyage en arrière, on découvre l'importance de notions telles que vérité et réalité, des créations culturelles de nos sociétés. Ces notions ont une histoire. Elles ont engendré des débats houleux, par exemple à la période de la scolastique. Une période qui semble obscure aujourd'hui, dont on ne comprend plus bien les enjeux, on a l'impression qu'on coupait